



Leila Haddad

« Aquarelles » danse orientale

musique originale de
Muhammad Sultan

le 28 juin 1994

Grande salle - à 20h30

Avec

Alfred Gamil Habib,
kaman (violon) et direction
Mamdouh el-Guibeli,
'ud (luth)
Mohamed el-Sibahi,
qanun (cithare)
Mohamed Fauda,
qawala, nay (flûtes)
Taoufik Daoud Ahmed,
accordéon
Nejmeddine Nabil Hanafi,
darbuka
Adel Shams el-Din,
riqq (tambour à sequins)
Mohamed Sala Saleh,
mazhar (tambour sur cadre)
Ossama Handira,
kaman (violon)

Nil. Long fleuve au nom liquide. Rien que de le prononcer, il épanche la soif du désert. Il y a des eaux qui débordent dans le mot Nil, le plus long fleuve au monde, mais non le plus tranquille. Des eaux dans tous les états, tour à tour lacs, marais, rapides, chutes, deltas. Son bassin sinueux dans la fertilité du Sud au Nord, changeant de costume ethnique huit fois, de nom de scène six fois, pour achever ses arabesques en « Nil Blanc » et en « Nil Bleu », avant de s'abandonner, à corps perdu, à la mer.

Leila. Danseuse d'Orient. Il y a du Nil dans les aquarelles orientales peintes, en légèreté et transparence, par les voiles de Leila Haddad. Ondine, elle ondule, fluide, coulant sa gestuelle millénaire sur les rives du fleuve. Elle remonte le cours du temps pour mieux le redescendre, de la haute Egypte à l'actuelle cité, en trois temps, trois mille mouvements.

Le premier tableau, de facture ancienne, dépeint, sur fond de violons arabes classiques la danse jaillie du fond des âges et transmise, depuis la déesse-mère, par mille et une génération de danseuses. *Le deuxième*, joyeux, vif, puissant, trace la gestuelle *baladiyya*, ancrée au sol limoneux de la vallée, sur étirements d'accordéons. *Le troisième*, libre et imaginaire, esquisse, par des touches inattendues, la modernité. Trois couleurs changeantes du Nil, à différents moments de son parcours, dont le compositeur Muhammad Sultan s'est fait le papier, ses instrumentistes, les pinceaux, et Leila Haddad l'aquareliste.

MARIELLA RIGHINI